Postface

Rattrapé… mais par Qui ?

« Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. » Jean III, 8

*Un beau matin d'été sur le Golfe du Morbihan. Je viens de mettre un point final à un texte sur la pensée médicale ostéopathique avec cette citation de Jean : Jésus qui s'adresse à Nicodème pour lui faire la leçon sur la présence du Saint Esprit, la puissance céleste de l'implicite, « naître d'en haut ». Moi, le mécréant patenté, l'athéiste pratiquant, voilà que, m'étonnant moi-même, je cite les Évangiles ! Quelques minutes plus tard, je trouve un message que Marie-Claire Busnel a laissé sur mon répondeur au moment exact où j'écrivais ces dernières lignes : des mots pleins de joie qui me proposent de participer à un ouvrage collectif sur le thème du basculement vers la spiritualité *. J'entends ce matin, que le vent souffle où il veut…*

L'athéisme, un quiproquo ?

Finalement, est-ce que l'athéisme, si présent au sein de notre génération, ne fut pas le fruit d'un quiproquo ? Il faut se replonger dans cette époque bénie de la fin des années 1970 où nous étions lycéens. Le fait religieux semblait avoir perdu définitivement pied dans notre société « avancée » des Trente glorieuses, dont nous n'imaginions pas qu'elles couraient déjà vers leur crépuscule. Je me souviens de mes camarades musulmans ou juifs : nous ne savions même pas à l'époque qu'ils l'étaient. Je me souviens de Lili, ma petite amie, fille de parents algériens, qui me racontait juste que son père était plus sévère sur les questions de l'amour que le mien. À aucun moment je ne m'étais posé la question qu'elle ait pu être éduquée dans la matrice d'une culture religieuse ; elle était juste une fille ravissante aux yeux dorés et aux boucles en cascade, un peu plus pudique que mes autres amoureuses… Des années plus tard, j'avais réalisé que mon copain Ayache devait être juif, comme Liliane musulmane !

Les religions n'existaient plus à nos yeux autrement que comme des folklores un peu rances et démodés, que nos parents semblaient abandonner à leur tour, profitant de l'aubaine de notre refus désormais de les accompagner à la messe du dimanche matin. Qui pouvait croire encore à ces calembredaines poussiéreuses, ces dictats moraux anachroniques, ces récits apocryphes où la main de l'homme-mâle était trop lisible pour que nous n'ayons pas cerné la supercherie bimillénaire qu'on avait réussi à imposer aux humains et en particulier aux femmes ? Nous étions de cette génération qui finissait de se libérer des tutelles, dans un pays où la mise sur la touche du pouvoir religieux avait été un bienfait. Mais nous vivions aussi dans l'ignorance que nous n'étions

que les pingouins d'un ilot, isolés dans le concert général de tous ces pays qui continuaient à convoquer un dieu pour chaque acte régissant la vie dans leurs sociétés.

Dès lors, nous avions jeté le bébé avec l'eau du bain et décidé que nous ne croirions plus en rien… Nous couvions tout de même, d'un œil attendri, ceux de nos amis qui cherchaient, dans la béatitude de limbes enfumés, à rencontrer désormais des dieux plus exotiques, qui remplaceraient plaisamment le Dieu ennuyeux et grondeur de notre enfance. Il ne fallait plus croire, car la science attendait de nous d'être convaincus que le déterminisme, même au sein de systèmes réputés chaotiques ou gardant une part de mystère, finirait par tout nous expliquer… Nous remplacerions par la connaissance, le recours paresseux à la croyance des petits humains effrayés et se sentant bien seuls face au vertige du monde, devant nous suffire désormais des nourritures terrestres, les spirituelles n'existant plus dans un monde où toute jouissance était promise grâce au *progrès*…

Quel en fut le prix à payer, dont nous réglons encore l'addition aujourd'hui ? Est-ce que, la nature ayant horreur du vide, le matérialisme et la marchandise devaient à tous crins s'engouffrer dans la place laissée béante par le déni de toute spiritualité ? Nous risquions bien ainsi d'avoir à rendre compte de ce quiproquo générationnel, qui nous avait fait confondre rejet des religions et négation assumée de toute recherche d'élévation spirituelle !

D'autant que nous fûmes vite rattrapés par le fait religieux dans sa version « venue d'ailleurs », nous qui pensions à voix haute que tous les obscurantismes mourraient, comme notre vieille religion catholique avait vu ses dents limées par le libertarisme de cette fin du vingtième siècle. Nous n'avions pas idée non plus que les plus matérialistes de nos contemporains agiteraient bientôt à nouveau les étendards d'une foi impie et planétaire, prescrite par de faux philosophes de plateaux télé, tandis que le système qu'ils adoraient comme une tour de Babel commencerait à vaciller, la main invisible du marché mondialisé se refermant dans le vide, ayant lâché sa prise…

> « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'Orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et ils s'y établirent. […] Ils dirent : Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! » (*Genèse* 11, 1-5)

Une société aux tristes religiosités

Le modèle capitalistique d'inspiration anglo-saxonne, qui a pris le pli de faire cohabiter sans honte la mise en scène de sa religiosité et le matérialisme le plus obscène, finit par ressembler à un monde perdu. Qui donc sont ces gens, persuadés de leur mérite, qui supportent si bien, assis sur les bancs de leurs temples ou de leurs églises, de voir leur planète mourir sous leurs yeux, leurs voisins s'enfoncer dans la pauvreté, pour qu'eux puissent entasser des fortunes virtuelles, n'ayant comme effectivité réelle que de leur accorder un ticket d'entrée dans un club de *happy few* ? Il faut avoir bien du courage pour

croire, si l'on croit que croire c'est ça ! Ne sont-ils pas justement l'exemple du vide spirituel le plus atterrant quand ils propagent autour d'eux, en même temps que leur doctrine d'entassement des denrées, ce paradoxe écœurant que l'on peut singer la pratique d'une foi tout en s'obsédant d'amasser des fortunes absurdes ? Ces voraces-là ne prient pas parce qu'ils croient mais prient en espérant que cela les aidera à croire enfin en quelque chose… On l'aura compris, ce n'est pas ici qu'il faudra entamer notre quête du Graal de la spiritualité !

À l'autre bout de l'échelle de nos sociétés, les servants ordinaires et impuissants de ce modèle (imposé par les précédents) peinent aussi à entrer en lévitation… Les émissions de téléréalité ont remplacé les rendez-vous dominicaux à l'église, les smartphones ont remplacé les missels dans les poches, participant à achever la lobotomisation de foules consuméristes et incapables désormais de résister aux messages hallucinés, délivrés en boucle par la *société du spectacle*. On a créé ce vaste troupeau obéissant, possédant bien peu, mais effrayé qu'on lui retire ce peu, prêt à s'agglutiner en masses abasourdies autour des nouveaux crédos de l'époque : la consommation croissant à l'infini (et son corollaire cauchemardesque de la pénurie) – un vaccin tombé du ciel pour toute maladie qui viendrait (la même maladie pour tous, le même remède pour tous, vite et *quoi qu'il en coûte* !) – un monde toujours plus numérisé par réflexe technolâtre (où individuation et vie privée ne seraient bientôt plus qu'encombrants souvenirs) – une idéologie ultra-dominante ne supportant plus jamais d'être remise en question (même quand ses résultats s'avéreraient désastreux sous nos yeux). Toutes vérités hissées au rang de doctrines, et n'ayant jamais plus à démontrer qu'elles sont les fruits d'une réalité. Une religion donc !

Le constat nous était donc offert, amer, de cette société aux tristes religiosités, mais semblant privée (à jamais ?) de toute élévation spirituelle : les gens n'ont plus le temps… Ayant rompu avec l'immanence d'un *inexplicable*, ce monde perdu avancerait-il alors vers son tragique ?

La Force de Vie

Et moi qui n'ai jamais rencontré Dieu, qui serais-je donc pour juger mes frères ?

Quand on pratique mon métier d'ostéopathe, on ne met pas des années pour comprendre qu'une vision simplement matérialiste de nos approches ne peut suffire à les sous-tendre, que la rationalité (comme l'a rappelé il y a peu l'essayiste Judith Bernard) peut être une « mutilation pour l'âme ». Je perçois ce travers comme un enfermement, un empêchement à accéder à monde subtil, dont la dimension implicite et échappant à des sens grossiers s'impose pourtant à nous comme une évidence ; en tout cas lorsque nous voulons bien être attentifs aux signaux qu'il nous envoie jour après jour…

Si l'on se réfère à la littérature de cette médecine qu'on ne pratique qu'avec les mains, on y observe la constance d'une conviction spiritualiste nappant toute la pensée de ceux qui ont suscité les modèles fondateurs de

notre culture médicale particulière. Oublier que l'inventeur de l'ostéopathie, le Dr Andrew Taylor Still (né en 1828 sur *The Frontier*, croisant la route des pionniers vers l'Ouest), était le fils d'un pasteur méthodiste, serait une erreur. Faire l'impasse sur les contacts qu'il avait pu vivre au début de ses recherches avec des guérisseurs traditionnels *natifs* en serait une autre. C'est ainsi qu'est rapportée classiquement une forte présence du divin dans l'univers mental des premiers ostéopathes, se traduisant par une interprétation *vitaliste* de leurs propres pratiques.

> « Nos grands Anciens, dans leur sensibilité du moment, voyaient émaner de ce monde céleste la Force de Vie, la source, le principe biodynamique de l'existence, et donc aussi la matrice de la santé des vivants. Dès lors, leur conception de l'être se voulait bien plus vitaliste que réductionniste. On l'aura compris, l'ostéopathe du XXIe siècle ne saurait échapper, lui non plus, à ce mystère qui lui fait ressentir qu'il mobilise dans ses actions une part encore d'inexpliqué. […] je ne crois plus depuis longtemps, que la science du moment puisse embrasser toujours ce que nos pratiques comportent encore de mystères. Cela viendra ; il est trop tôt. » (Frédéric Teste, *Conversations tissulaires, Sully* 2022)

Pour les ostéopathes historiques, leur action de soin consistait à libérer ce qui devait l'être et à laisser ensuite la *force de vie* et le *médecin intérieur* du patient faire œuvre de guérison. « Tirez-le jusqu'à sa bonne place et laissez-le là » (A. T. Still). Nos approches contemporaines de cette médecine ne découvrent pas autre chose face à elles. Peu à peu, l'expérience venant, nous échappons aussi à une interprétation orthopédique de nos pratiques manipulatives, pour découvrir la riche et impalpable matrice qui enveloppe les dysfonctions retrouvées sur le corps de nos patients. Les informations étiologiques traumatiques, émotionnelles, métaboliques, mais aussi la dimension temporelle (mémorielle en réalité) de l'installation de ces blessures, remontent sous nos mains, dans un flux puissant de données d'anamnèse tout à fait inaccessibles aux techniques d'exploration médicale, à l'imagerie, à l'examen de mains inexpertes…

Outre ce qui nous est donné à palper d'explicite, de matériel, nous nous connectons dans nos investigations cliniques à de vastes systèmes informationnels, qui semblent avoir été mémorisés au sein d'une conscience propre aux structures que nous traitons. Ils ont été laissés là par les blessures infligées aux corps vivants (traumas accidentels, psychiques, biologiques…) que nous nommons *intrus*, et assimilés par l'effet de *l'intussusception* : des *dysfonctions-mémoires* donc, restées imprimées dans des tissus vivants ayant la faculté d'incorporer en eux des éléments matériels ou immatériels étrangers à eux-mêmes.

Afin de les soigner, il nous faut nous accorder à ces schèmes informationnels complexes, espérant désorganiser ces entrelacs de tensions ourdis par la multitude des passagers clandestins pathogéniques rencontrés tout au long de l'existence de nos patients. Nos mains cherchent à s'accorder à

la densité des tissus sous elles, tandis que notre esprit entre en communication avec tout *l'intangible* qui les enveloppe. Viennent ainsi des expériences de soin étonnantes, quand deux corps conversants réussissent à s'accorder dans un ensemble expérimental commun : la sagesse de la nature peut alors prendre le relai…

> « *Seuls les tissus savent*… ils ont tout à nous livrer d'eux-mêmes, et quand ils sont blessés ils semblent toujours dans l'attente du soin. Mille fois nous serons surpris qu'en ayant su nous accorder au plus près de perturbations parfois anciennes, tout un agrégat de verrous se libère en un instant, la nature paraissant mobiliser alors une puissance de réorganisation immédiate. » (Frédéric Teste, *Penser l'ostéopathie au-delà de la matière*)

L'ostéopathe ressent souvent qu'il mobilise dans ses actions une puissance de résolution incomprise de la science du moment. Ainsi, avec nos approches, nous pouvons accéder à des données immatérielles engrammées au sein du vivant, parce que nous acceptons l'idée qu'elles sont là et que, passant outre les validations de la science de l'époque, nous nous autorisons à les explorer… Car l'ostéopathe est un *initié* – comme l'Héloïse de Christiane Singer dans *Une passion* – à qui l'on a appris que : « Le visible n'est que de l'invisible hissé au niveau de nos yeux, le tangible de l'intangible offert à nos caresses. »

Mais dès lors, quelle est donc cette *force de vie* qui le soutient dans son action de soin ? Où se loge cette sagesse de la nature qui – ayant attendu parfois des années que des mains soignantes donnent un signal de guérison aux tissus blessés qu'elles rencontrent – prend ensuite le relai pour un retour à la santé ? Certains, comme nos anciens, y voient la présence d'un dieu ; pourquoi pas ? Chacun érige ses propres modèles pour supporter le vertige d'un monde trop complexe et tellement plein d'inconnu. Pour ma part, j'ai fini par accepter, *en attendant mieux*, l'hypothèse d'une conscience immanente dans le vivant, m'évitant le recours transcendant à la foi en un dieu. En vérité, quoi de plus clairement évocateur de l'immanence que notre concept de *force de vie*, qui décrit une intelligence insondable régnant au sein même des tissus ?

> « J'accepte donc d'être un savant-ignorant, qui mobilise des concepts démodés mais à ce jour irremplacés, car ils continuent, avec entêtement et pour longtemps, d'éclairer le sens des soins que je prodigue. J'accueille le paradoxe d'un vitalisme libéré de Dieu […]. » (Frédéric Teste, *Conversations tissulaires*)

J'en tire un doux sentiment. Celui que l'on perçoit parfois (comme d'autres sont touchés par le *Paraclet* ?) dans l'immuable tranquillité d'un lieu silencieux, se laissant envahir par la sagesse de l'instant. J'ai l'impression que ma rencontre avec cette Conscience ne pourrait se faire dans le tumulte ou la frénésie collective… Serai-je inquiet alors d'être le jouet d'un leurre, fruit d'une ivresse mystique collective ? Moi, si je pense un jour vraiment rencontrer Dieu, ce sera dans l'apaisement parfois tempétueux que procurent les lieux que j'aurais fréquentés tout au long de ma vie : un haut sommet hivernal, un océan vierge à l'infini, un désert silencieux… Bien entendu, les *croyants* me

rappelleront à la modestie, m'expliquant que Dieu décidera bien de quand il voudra m'apparaître ! Qui suis-je, encore une fois, pour lui intimer l'injonction d'une prise de rendez-vous ?

Rencontrer l'intangible

En attendant, cette rencontre avec l'intangible je la vis tous les jours et elle n'advient que parce qu'elle peut naître de la douce tranquillité de mon petit cabinet morbihannais : je l'ai connue si souvent que j'ai presque fini par oublier mon privilège d'en profiter ainsi quotidiennement !

Ces expériences de soin me sont devenues habituelles depuis des années… Elles m'ont fait m'interroger peu à peu et percevoir que la substance des blessures qui était offerte à mes soins ne ressemblait pas tellement à celle qui m'avait été enseignée. Elles m'ont fait penser l'ostéopathie au-delà de la matière…Tentant alors de m'accorder au mieux à tout ce que ces lésions emmenaient avec elles d'impalpable, j'ai compris que j'aboutissais, dans mes pratiques, à leur présenter un *reflet de similitude*, construit comme une image rassemblée de toutes les informations (causes, contexte, datation, composantes physiques émotionnelles ou métaboliques…) siégeant au sein de ces ensembles dysfonctionnels et que j'avais pu décoder. Ignorant en vérité des substrats mystérieux qui les composaient et même où elles étaient archivées, il me fallait, pour négocier leur libération, que je leur présente ma propre interprétation construite au plus près de ces perturbations. Je tentais de m'en rapprocher mentalement, pas à pas, et lorsque ce reflet de similitude semblait leur convenir, que les tissus voulaient bien le comprendre, l'intégrer dans un processus évoquant en miroir celui qui les avait fait incorporer ces blessures, les barrages ostéopathiques acceptaient de s'effacer soudain sous mes mains…

Ainsi se passent mes journées, explorant les arcanes informationnels qui sont venus, au détour des choses de la vie, laisser leurs empreintes sur les corps.

Qui pourra nous expliquer les champs d'ordinaire inaccessibles que nous explorons ainsi dans ces soins, sans mobiliser les clichés malveillants et pleins de biais des scientistes ? Ceux-là ignorent tout de nos pratiques, mais en tirent en abondance un discours d'une naïveté risible… Admettons que le scepticisme mal tempéré, consistant à déclarer infondé tout ce qui n'a pas été prouvé par une « méthode », finit par relever souvent d'un imaginaire puéril, et qu'ils raisonnent alors comme des enfants tristement impertinents et sûrs d'eux-mêmes.

Lorsque nous découvrons ce continent inexploré, n'est-il pas raisonnable, au contraire, d'accepter un nouveau pari de Pascal : l'option paradoxalement cartésienne de l'existence d'un ordre spirituel du monde, enveloppant l'autre partie matérielle, celle qui est la plus habituellement livrée à nos sens ? Nous rejoignons alors les sagesses ancestrales qui prirent garde de s'adresser aussi aux dimensions impalpables du monde. Sans doute que la part expliquée de l'univers, grandissant sans cesse sous les lumières de la science, devrait nous

faire prendre conscience aussi de l'immensité vertigineuse de tout ce qui ne sera jamais éclairé dans cette caverne de Platon : une part grandissant en réalité encore plus vite que la première !

Rattrapé…

Des patients, des amis m'ont raconté leur rencontre avec Dieu, qui ne laissait aucun doute pour eux de Sa venue à leur côté. Mon propre sentiment que le spirituel m'ait rejoint est d'un ordre bien différent. Eux ont la foi. Moi je reste un homme de peu de foi… Fréquentant l'insondable tous les jours, je suis juste mis devant le constat que le modèle matérialiste, qui gouverne d'ordinaire la compréhension communément acceptée de notre univers, est loin de répondre à toutes nos questions… Ainsi, n'est-il pas plus irrationnel de rejeter cette part inexplicable du monde (la plus grande et la principale) encore inaccessible à la connaissance scientifique du moment, que d'admettre que tout reste à découvrir de cette enveloppe qui contient et sert de matrice implicite à l'autre part, explicite, observable, palpable, presque prosaïque ?

Pour ma part, il a bien fallu que je me propose à moi-même un modèle spirituel, pragmatique et non mystique, nettoyé des superstitions, et qui satisfasse à la fois à ma culture laïque héritée d'années de formation post-années 1960, mais aussi au constat criant de l'incapacité du modèle scientifique à valider mon expérience quotidienne du soin… Ceci même si je n'ai jamais été aussi éloigné de l'adhésion à une église ou de l'espérance d'être relié (du latin *religare* selon une étymologie discutée du mot religion) à un Dieu transcendant qui surplomberait le vivant.

Au bout du compte, je crois donc avoir été avant tout un athée politique… Ma génération et mon milieu – une bourgeoisie provinciale, progressiste et éduquée dans la science – ne m'ont peut-être pas laissé le choix qu'il en soit autrement, trouvant là à résister à la frénésie collective des *fidèles* qui, encore aujourd'hui, ne cesse de m'inquiéter par leur compréhension du monde simplifiée, la projection inquiétante qu'ils opèrent parfois dans la religiosité de leurs évidentes névroses collectives. Ces folies trouvent à s'épancher dans l'exercice de leur culte, encore plus quand ces croyants – espérant disposer du « vrai Dieu », comme l'avait décrit le philosophe Bruno Latour – se mêlent de faire interférer leur *vérité* avec la vie de la cité.

Et malgré tout, cet athéisme de posture m'apparait à son tour un peu vain. Je ne crois pas, mais je vis chaque jour une présence inexplicable à mes côtés… Bien entendu, à certains, cette conception de la spiritualité, libérée de toute quête, paraitra un peu froide. Je n'en ai pas décidé ainsi. Mais mon sentiment d'un intangible siégeant autour de nous m'a fait mieux comprendre désormais ceux qui croient, moins soutenir au contraire les esprits forts qui – comme je l'ai partagé pendant des années – portent un jugement arrêté sur la foi de leurs frères humains, prise comme le fruit d'une forme d'arriération mentale.

> « Et cependant le mot 'athée' m'est insupportable ; je le trouve bête, étriqué, il sent la mauvaise poussière des siècles. Il fait vieux jeu et borné d'une certaine façon bourgeoise et réactionnaire que je ne peux pas définir, mais qui me met hors de moi, comme tout ce qui est satisfait de soi et se prétend avec suffisance entièrement affranchi et renseigné. » (Romain Gary, *La Promesse de l'aube*)

Je ne serai sans doute jamais un vrai croyant, moi qui serais incapable de convertir et incapable même de prier, puisque, priant, je sais que je ne m'adresserais qu'à moi-même… Je peux cependant apporter mon témoignage, celui d'un homme surpris, quand j'accède tous les jours aux couches immatérielles d'un monde. Elles sont d'ordinaire interdites aux sens communs et à la mesure, mais me donnent à visiter une part de l'immensité d'une *Conscience* mystérieuse, échappant (pour l'instant) à la compréhension de l'humain… Il me faut l'accepter : c'est bien elle dont je sens le souffle et dont j'entends la voix autour de moi : je suis rattrapé !

Le Clos, novembre 2022

**Finalement, je retirai ce texte de ce projet éditorial ayant été confié au décès de Madame Busnel à un éditeur, à mon sens, problématique. Il est paru précédemment dans le blog de la revue politique* Antigone *de Benoît Girard, à laquelle j'ai la chance de pouvoir proposer certains de mes textes.*